

# Les conditions sociales de l'inhumanité. Les effets de la ségrégation gigogne

*Hervé Marchal*

Université de Bourgogne (France)

## Plan

### Introduction

### Un nécessaire pragmatisme méthodologique

### Quand la ségrégation gigogne conduit à la formation d'un micro-ghetto dans un quartier déshérité

### À ségrégation ultime, étalons identitaires ultimes...

### En guise de conclusion

## Introduction

Tout individu, à bien y regarder, doit faire face à des « épreuves »<sup>1</sup> qui relèvent à la fois de l'objectivité sociale dans le sens où elles s'imposent à lui en tant que dimension caractérisant la société à un moment donné de son processus de développement, et de la subjectivité dans la mesure où elles le travaillent, d'une façon ou d'une autre, de l'intérieur. Que ce soit le travail et par extension le chômage, l'école et partant la sélection qui s'y opère, la famille et plus particulièrement l'individualisation exacerbée de ses membres, la nécessité de se définir soi et donc de trouver du sens à sa vie, la globalisation des échanges et par ricochet l'altérité grandissante, force est de constater à quel point l'individu contemporain est pris dans ce jeu d'épreuves structurelles. Il se forge du même coup bon gré mal gré, en fonction des « supports » sur lesquels il peut s'appuyer (famille, amis, institutions, statuts, apparence physique...), une singularité ou, mieux, une épaisseur identitaire qu'aucune identité sociale ne semble pouvoir incarner à elle seule<sup>2</sup>.

Dans cet article, il est question d'identifier et de mettre des mots sur une épreuve de moyenne portée et donc par définition moins structurelle que celles soulignées précédemment : *l'épreuve d'inhumanité*. Cette épreuve, pouvant également être nommée épreuve de réification, nous est donnée à voir, en l'espèce<sup>3</sup>, dans le contexte d'une tour d'habitat social très paupérisée dans laquelle nous avons mené des observations et des entretiens semi-directifs entre février et septembre 2015. Autant que les mots, nous verrons que ce sont également ici les attitudes difficilement verbalisées à jouer le rôle d'analyseur social et, partant, de révélateur d'une situation sociale-limite. Au moment de l'enquête, la tour observée était en effet le théâtre d'une ségrégation ultime au point d'incarner

<sup>1</sup> D. Martuccelli, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2006.

<sup>2</sup> D. Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002 ; H. Marchal, *L'identité en question*, Paris, Ellipses, 2012.

<sup>3</sup> D'autres situations sociales, à commencer bien évidemment par l'expérience concentrationnaire (cf. M. Pollak, *L'expérience concentrationnaire*, Paris, Métailié, 1990) ou la guerre (cf. J. Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, La Découverte, 2009) se caractérisent également par la prégnance de l'épreuve d'inhumanité.

un reliquat d'exclusion socio-spatiale, un concentré d'indigence et de misère. Il faut dire qu'un processus de « ségrégation gigogne »<sup>4</sup> enclenché depuis une dizaine d'années suite à des évènements qui ont marqué les esprits – un meurtre a été commis dans la tour en 2009 dans le cadre d'un règlement de compte – a conduit les locataires les moins démunis de l'immeuble à changer de trottoir ou de « coin » pour habiter une autre tour ou une autre barre du quartier, à défaut d'être en mesure de pouvoir quitter ce dernier. C'est dire si ce quartier HLM<sup>5</sup> de près de 2 400 habitants, situé dans la banlieue de l'agglomération nancéienne (Nord-est de la France) et composé de barres et de tours érigées entre 1966 et 1973 selon les canons du fonctionnalisme architectural<sup>6</sup>, ne correspond pas à une réalité homogène aux contours parfaitement identifiables. Ici comme ailleurs, derrière le mot « quartier » ne se cache pas une chose sociale monochrome et uniforme<sup>7</sup>. Mais ici plus qu'ailleurs, « l'effet gigogne » s'est traduit par l'exclusion radicale d'un bâtiment du quartier devenu un terrain de misère sociale.

Nous nous sommes rendu dans la tour après une intervention policière de grande ampleur destinée à mettre fin à des viols, à des séquestrations de locataires jouant le rôle de « nourrice »<sup>8</sup> et, par voie de conséquence, à un important réseau à l'origine d'un trafic de stupéfiants irrigant une partie de l'agglomération nancéienne et même au-delà. Autant dire que le contexte était tendu, anxiogène<sup>9</sup>, d'où notre décision, en accord avec l'organisme social bailleur des logements, de nous faire passer pour un de ses agents de médiation affecté au bien-être du quartier et censé mener une étude pour mieux saisir le vécu des locataires de cette tour au centre, comme on s'en doute, de bien des discussions au sein du quartier et autres articles de la presse locale. Cette position de médiateur nous a semblé d'autant plus pertinente et possible que notre démarche de se rendre dans cette tour juste après des évènements aussi tragiques était motivée par la volonté de comprendre comment les habitants résidant au sein de cet espace « *maudit* », selon un qualificatif utilisé par plusieurs locataires, supportent de vivre au quotidien dans un endroit si stigmatisé, et ce, aussi bien à l'échelle du quartier qu'à celle de l'agglomération de Nancy. En d'autres termes, qu'est-ce qui est mis en avant pour tenir le coup et rendre son existence supportable dans un tel contexte de dénuement ?

C'est dire si en partant de cette situation radicale incarnée par cette tour d'habitat social, nous souhaitons souligner à quel point de telles conditions de vie peuvent devenir *in fine* indissociables d'une épreuve sociale consistant à la fois à normaliser et à radicaliser le déni d'humanité chez l'autre. Pour cela, nous commencerons d'abord par revenir sur le nécessaire pragmatisme méthodologique dont nous avons dû faire preuve ici, pour ensuite présenter le profil social et morphologique de la tour investiguée empiriquement. Puis nous préciserons en quoi l'épreuve d'humanité est devenue ici structurante des rapports sociaux observés. Enfin, nous reviendrons sur les enjeux théoriques et sociaux que soulève l'existence même de cette épreuve d'inhumanité dans notre société urbanisée en proie à des formes, sinon de fragmentation urbaine, du moins de ségrégation radicale.

## Un nécessaire pragmatisme méthodologique

Nous avons réalisé douze entretiens semi-directifs avec des locataires, parfois seuls, parfois en

<sup>4</sup> A. Belbahri, *Politiques publiques territorialisées et production d'identités collectives. L'exemple de la politique de la ville*, Saint Étienne, Université Jean Monnet (ronéo), 2003 ; J. Barou, « HLM, le risque d'une homogénéisation par le bas. Les effets des ségrégations », *Informations sociales*, n° 123, 2005, pp. 74-87.

<sup>5</sup> Habitations à loyer modéré.

<sup>6</sup> J.-M. Stébé, *Le logement social en France*, Paris, PUF, 2016.

<sup>7</sup> J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué, F. Guérin-Pace (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2006.

<sup>8</sup> Par « nourrice », il faut entendre des locataires cachant des produits stupéfiants à leur domicile, servant de relais aux dealers opérant au sein du quartier et étant sous l'emprise, en l'occurrence, de l'héroïne.

<sup>9</sup> D'autant plus qu'un assassinat a eu lieu aux abords de la tour fin 2014 en guise de représailles...

compagnie d'autres personnes. Onze entretiens ont eu lieu au domicile et un seul a été réalisé à l'agence de l'organisme bailleur implantée à l'entrée sud du quartier à bonne distance du lieu de l'enquête. Nous avons aussi consulté divers professionnels (électricien, plombier...) et d'autres personnes habitant le quartier qui interviennent d'une façon ou d'une autre (pour le ménage, la garde d'enfants...) au sein de la tour, et ce, qu'ils travaillent pour le bailleur ou non. Autant le dire tout de suite, les entretiens ne se sont pas toujours déroulés dans des conditions confortables dans la mesure où nombre de locataires sont face à d'importantes difficultés sociales, économiques et surtout psychiques et sanitaires : pauvreté manifeste, obésité morbide, alcoolisme, dépression, consommation d'héroïne, etc. La plupart du temps, il nous a été impossible de fixer des rendez-vous par téléphone, soit parce que les personnes ne répondaient pas, soit parce que les locataires en sont dépourvus temporairement ou non, soit parce qu'il s'est avéré impossible de se comprendre, soit encore parce que les personnes n'ouvraient pas leur porte ou alors n'étaient pas présentes à la date fixée. D'où notre décision de passer des moments prolongés dans les parties communes du bâtiment afin, d'une part, d'observer les interactions entre les personnes présentes dans les espaces semi-publics de la tour, et d'autre part, de rencontrer le plus possible de locataires afin d'avoir une chance de nous entretenir avec certains d'entre eux.

C'est ici que l'aide de la gardienne d'immeubles a été décisive, étant donné qu'elle nous a introduit auprès de certains locataires. Sans elle, nombre de portes ne se seraient pas ouvertes. Force est d'admettre que notre statut de médiateur au service du bailleur social ne nous a pas été d'une grande utilité. En effet, cette tour est habitée par des locataires qui, pour la plupart, non seulement ont peur de s'attirer des ennuis en ouvrant à un inconnu – fût-ce t-il au service du bailleur –, mais redoutent les rencontres avec les représentants du monde HLM trop assimilés aux courriers de relance des impayés, aux notes de rappel des règles à respecter affichées dans le hall d'entrée, et à une incapacité souvent dénoncée durant les entretiens à améliorer la situation vécue au quotidien : « *De toute façon, pour moi, les HLM, ils en ont rien à foutre, ils ne peuvent rien changer. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent de toute façon ? Vous pouvez me le dire vous ?* » (femme, célibataire, 48 ans, sans emploi, habite dans la tour depuis 4 ans). Sans l'aide apportée par la seule personne qui engage des relations au quotidien avec certains locataires, entendons la gardienne, nous n'aurions pu mener tout au plus que deux ou trois entretiens. Cela en dit long sur le climat qui règne dans cette tour où « l'autre » est en effet quasi systématiquement vu comme une menace. Compte tenu de la tension palpable observée chez les habitants, tension due au souci de ne pas s'attirer d'ennuis et de subir des représailles, nous n'avons pas été en mesure d'enregistrer les entretiens. Nous avons donc pris des notes. Bien sûr, nous avons été tenté de cacher dans la poche de notre blouson un petit enregistreur numérique, mais sur le plan déontologique, et parce que nous avons demandé aux locataires rencontrés de nous faire confiance, nous avons choisi expressément de ne rien enregistrer. Ce choix a été d'autant plus facile à faire qu'un certain nombre de locataires rencontrés connaissent des troubles de l'élocution parfois assez manifestes résultant, moins d'une mauvaise maîtrise de la langue française, que d'une vive usante ou fatigante...

### **Quand la ségrégation gigogne conduit à la formation d'un micro-ghetto dans un quartier déshérité**

La tour au centre de nos préoccupations est implantée au sein d'un quartier d'habitat social classé « prioritaire » dans la géographie de la politique de la ville et ayant connu depuis de nombreuses années, depuis 2007 pour être précis, une importante entreprise de rénovation urbaine financée par l'Agence nationale de rénovation urbaine (ANRU). La tour, qui a été réhabilitée quant à elle en 2008, compte 9 étages et 61 logements, de type F1, F1 bis et F2 dans leur très grande majorité. On

n'y trouve que deux appartements de type F4 au septième et dernier étage<sup>10</sup>. Au regard du type de logement composant la tour, il est logique de constater qu'au moment de l'enquête seul cinq locataires se déclarent mariés, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils vivent en couple. La tour est habitée par des personnes qui vivent seules pour la très grande majorité d'entre elles, ce qu'ont confirmé nos entretiens. Treize locataires sont âgés de plus de 50 ans au moment de la recherche, un seul a moins de 25 ans. La moyenne d'âge est de 39 ans. Seulement dix locataires occupent leur logement depuis plus de 5 ans, trente depuis moins de 2 ans, soit plus de la moitié. C'est dire l'important « taux de rotation », pour emprunter une terminologie typiquement bureaucratique, que connaît cette tour, « taux de rotation » bien plus élevé que dans les autres immeubles du quartier. Preuve en est qu'en 2014, quinze locataires sont partis de la tour, soit 25 %, ce qui est nettement supérieur à ce que l'on observe sur l'ensemble du quartier où le « taux de rotation » est tout au plus de 10 %. Et les choses sont encore plus marquées en 2015, puisqu'au mois de mai de cette même année, huit départs avaient d'ores et déjà été observés depuis le 1<sup>er</sup> janvier, « *ce qui n'est du jamais vu sur le quartier* » selon le responsable de l'agence HLM locale. Sur les 61 logements que compte la tour, 9 étaient vacants au moment de l'étude, soit 15 %, ce qui est bien plus élevé que le taux de vacance prévalant dans les autres immeubles du quartier où il est en effet de 5 % en moyenne. Par exemple, dans une autre tour identique à celle observée mais située dans un autre « coin » du quartier, au moment de l'enquête un seul logement était vide.

Les locataires ayant un emploi sont peu nombreux au sein de la tour : ils n'étaient que 12 au moment de l'enquête sur 52, soit 22,5 %. Les autres locataires perçoivent pour la plupart les minimas sociaux (Revenu minimum d'insertion [RMI], minimum vieillesse, revenu de solidarité active [RSA], Allocation adulte handicapé [AAH], pension d'invalidité...). On compte aussi 2 étudiants et 5 retraités (dont 3 percevant le minimum vieillesse). Ce chiffre de 22,5 % est nettement inférieur à ce que l'on observe par ailleurs dans le quartier. En effet, une enquête statistique concernant 450 ménages du quartier menée dans le cadre de la rénovation du quartier laisse apparaître que 33,8 % des habitants rencontrés étaient sans activité professionnelle, 23,2 % en retraite, et que 34,7 % occupaient un emploi d'ouvrier ou d'employé ; le reste étant principalement constitué d'étudiants, d'artisans et de chefs d'entreprise modestes.

La tour n'est pas très visible dans le quartier puisqu'excentrée, mais elle permet, dès lors que l'on dépasse les quatre premiers étages, d'avoir un point de vue panoramique sur les alentours<sup>11</sup>. L'entrée de la tour, il n'y en a qu'une seule et le digicode est cassé, est peu exposée aux regards extérieurs dans la mesure où elle donne sur une rue assez étroite tout de suite bordée en face par une façade d'immeuble dépourvue de fenêtres. Aussi le hall d'entrée de la tour, constamment fréquenté par des locataires et des personnes extérieures jeunes et moins jeunes qui manifestement se sont appropriées le lieu, se trouve-t-il à l'abri des regards extérieurs ; d'autant plus que la vitre de la porte d'entrée est teintée et que le soleil ne l'éclaire qu'à de rares occasions. Le hall d'entrée était constamment envahi, au moment de la recherche, par une « ambiance » olfactive mêlant odeurs de tabac, de cannabis et d'urine.

La tour observée correspond à un « coin » du quartier qui souffre d'une très mauvaise réputation, « coin » qui est contourné par une grande majorité des habitants du quartier et qui regroupe les trois bâtiments les plus paupérisés. Le plus touché par la précarité est le lieu même de notre enquête, c'est dire s'il représente l'ultime maillon de ce processus de ségrégation gigogne évoqué en introduction ; processus à la suite duquel la tour a fini par concentrer une extrême pauvreté au point d'être évitée au sein même du quartier – ce qui est du reste favorisé par sa position géographique – et de s'homogénéiser de façon radicale par le bas sur le plan des ressources économiques. C'est dans ce sens que l'on peut parler ici de micro-ghetto économique-social.

Il s'avère que les habitants du quartier qui ne vivent pas dans cette tour-reliquat, au mieux y passent

<sup>10</sup> Les données quantitatives utilisées ici proviennent de l'organisme bailleur responsable des logements sociaux du quartier.

<sup>11</sup> Ce qui expliquerait, selon certains locataires, pourquoi des dealers y auraient élu domicile.

en voiture, au pire s'y rendent jamais, si bien qu'ils ne connaissent que très mal l'endroit. Cette tour joue de fait un rôle d'utilité identitaire pour les habitants du quartier qui n'y habitent pas, étant donné qu'elle permet à ces derniers de se sentir moins paumés, moins « *pauvres* », moins « *cas-soc'* » que ceux qui habitent là : dans « *la tour des choueches, des soulards, des camés* » comme le dira un locataire de la tour, en conflit ouvert avec nombre de ses voisins et visiblement très en colère. Aussi cette tour permet-elle à beaucoup d'autres résidents du quartier, à travers un jeu de miroir, de se contruire une image de soi positive en trouvant de quoi se comparer à plus mal loti que soi. Autant le dire tout de suite, habiter cette tour, c'est, comme on s'en doute, en aucun cas une promotion dans le parcours résidentiel : c'est bien souvent vécu comme une étape difficile et inévitable au regard de sa propre situation économique et de ses difficultés personnelles. À ce propos, un locataire âgé d'environ 25 ans (sans emploi) rencontré dans un étage alors qu'il était en train d'emménager nous a tenu les propos suivants :

- Locataire : « *Salut. C'est pour le moment que je viens ici, c'est suite à une séparation avec ma copine, je me retrouve là, mais c'est pas pour longtemps!* »
- Nous : *Bonjour, oui, c'est donc du provisoire...*
- Locataire : *Oui, voilà, c'est pour dépanner, je ne compte pas rester là longtemps, ça craint ici! »*

Cet échange est significatif car ce locataire s'installant dans la tour a tenu, de façon spontanée, à nous dire combien il ne s'agissait en aucun cas d'une volonté d'habiter là mais de la conséquence d'une rupture affective. Bien souvent, les personnes rencontrées nous diront qu'habiter ici, dans cette tour, représente pour eux l'ultime étape (chance ?) avant de se trouver à la rue : « *Vous savez, pour moi, c'était ça ou la rue. Alors quand j'ai pu venir ici, c'était tout pour moi, hien, vous comprenez, c'était tout pour moi, avoir un toit, un chez-moi.* » (homme, célibataire, 42 ans, sans emploi, habite dans la tour depuis 1 an)

L'intérieur des logements se caractérise par la grande modestie du mobilier. Tous les logements dans lesquels nous sommes entré sont meublés de façon baroque à partir de meubles, de chaises et de tables récupérés ici et là. Les tables en « *formica* » datant des années 1960-1970 équipent systématiquement les cuisines où nous avons pu pénétrer. Quant à la vaisselle, elle est dépareillée et les meubles sont de facture très modeste quand il y en a... Si certains logements répondent aux normes d'hygiène en vigueur dans notre société, d'autres en sont loin, ce qui nous a conduit ce matin même à refuser de boire un verre chez un locataire déjà passablement alcoolisé. Le logement est très peu meublé, la table de la cuisine (la seule de l'appartement) est très encombrée et ne voit pas souvent une éponge.

Extrait de notre carnet de bord du 22 mai 2015

## À ségrégation ultime, étalons identitaires ultimes...

Dans une telle situation sociale-limite faite de précarité radicale, il apparaît qu'à partir du moment où il n'y a plus grand chose à sauver identitairement sur le plan personnel, la dignité est affirmée à travers le recours à une sorte de référent identitaire indépassable : sa propre humanité. Max Weber soulignait que le sociologue doit se limiter à « *aider l'individu à prendre conscience de ces étalons ultimes qui se manifestent dans le jugement de valeur concret, voilà finalement la dernière chose que la critique peut accomplir sans s'égarer dans la sphère des spéculations* »<sup>12</sup>. Partant de ce positionnement épistémologique, la tâche du sociologue consiste à rendre visibles les *supports*

<sup>12</sup> M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, p. 125.

*identitaires ultimes* qui s'avèrent être des supports décisifs pour comprendre le sens que l'individu donne à son existence. Ici, à n'en pas douter, l'étalon ultime, c'est son humanité même, le fait de (se) vivre comme un être humain en mesure d'éprouver des sentiments, des affects, des émotions ; sentiments, affects et émotions que n'auraient pas ceux et celles de qui on veut à *tout prix* se démarquer. La dignité personnelle peut alors être mise en avant, tel un ultime rempart contre la perte tant redoutée de ce qui fait la chair intime de soi. Cela passe par la dénégation radicale de l'humanité des autres : de ceux qui se « *se droguent, pissent et chient dans le hall sous l'escalier* », de celles qui « *font des gosses sans s'en occuper* ». « Sauver la face »<sup>13</sup> n'a de sens ici qu'autant que seule la partie véritablement humaine de soi, entendons psycho-affective, est concernée ; le versant social est quant à lui délaissé, ou du moins accepté de façon résignée tant il renvoie à du négatif.

Dès lors que la partie visible de soi cesse d'être un support pour « tenir le coup », alors l'invisible entre logiquement en scène. Autrement dit, quand des supports aussi importants que le corps, son logement, son intégration institutionnelle, son quartier, son réseau de connaissance, son niveau de revenu, sa captivité résidentielle, entre autres, parlent trop pour être en mesure de compter sur eux sur le plan identitaire, alors chacun se réfère à ce qui ne se voit pas, à ce qui peut être encore revendiqué, raconté : « *Moi, je sais que tout ça me dégoûte. De toute façon, ceux qui sont dans la tour, ceux qui sont en bas (dans le hall), et puis ceux qui se laissent aller, qui picolent, qui puent, ils ont tout perdu. Elle est où leur dignité ? Moi, en tout cas, je partirai, je n'en peux plus. Je veux partir car moi je ne suis pas comme eux au fond de moi!* » (homme, 52 ans, célibataire, sans emploi, habite dans la tour depuis 12 ans) La surface d'humanité de chacun se réduit ainsi à un bout d'intériorité, à un coin de l'identité personnelle, si bien que la démarcation par rapport à l'autre qui se trouve dans la même situation que soi passe de façon quasi inévitable par la négation de toute universalité : « *Je vais vous dire, c'est de la merde tout ça (en parlant de la tour). Nous, vous voyez, on se parle avec ma voisine, alors le reste on s'en fout, nous on s'entraide, pas comme les autres qui sont comme des bêtes.* » (homme, célibataire, 56 ans, sans emploi, habite dans la tour depuis 3 ans, père de deux enfants qui passent une semaine sur deux à son domicile)

Dès lors qu'il y a réification, la reconnaissance élémentaire se fait en dehors de toute considération humaine pour se réaliser négativement dans une logique radicale de chosification de l'autre, si bien que se produit une inversion de notre relation à l'autre : ce qui est élémentaire, notre engagement avec l'autre, devient secondaire. De ce point de vue, la réification tait cette faculté mise en évidence par les « Lumières écossaises » du XVIII<sup>e</sup> siècle (Shaftesbury, Hume, Smith), entendons cette faculté de « sympathie » correspondant à cette qualité anthropologique à être affecté par l'autre, à ressentir des émotions communes, à partager des affects, à communiquer avec autrui de quelque façon que ce soit<sup>14</sup>.

Or, dans cette situation sociale extrême que nous avons observée, opère une logique de réification si extrême qu'elle conduit à sauver son humanité en niant l'humanité de l'autre. Ce que donne à voir finalement notre terrain de recherche, c'est le paradoxe selon lequel la revendication de sa propre humanité semble se traduite immanquablement par l'inscription dans une logique de déshumanisation de l'autre : de celui qui incarne en négatif sa propre situation, qui rappelle chaque jour que l'on n'a pas été en mesure d'échapper à son existence, d'offrir à ses enfants de meilleures conditions de vie. C'est dire si l'utilité identitaire de l'autre n'est réelle ici, dans cette situation sociale-limite, que s'il est déshumanisé, ni plus, ni moins. On atteint en quelque sorte le degré ultime et tragique de la démarcation sociale.

Comment alors ne pas faire l'hypothèse que l'émergence en France de quartiers d'habitat social déshérités, disqualifiés ou encore en voie de ghettoïsation<sup>15</sup> produit les conditions pour que la

<sup>13</sup> E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Éd. de Minuit, 1993.

<sup>14</sup> P. Chanial, A. Caillé, « Présentation », *Revue du MAUSS*, n° 31, 2008, pp. 5-29.

<sup>15</sup> F. Dubet, D. Lapeyronnie, *Quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1992 ; D. Lapeyronnie, *Ghetto urbain. Ségrégation, pauvreté, violence en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2008 ; S. Paugam, *La disqualification sociale*, Paris,

réification devienne une épreuve sociale structurante ? Plus encore, au regard du durcissement des logiques actuelles de fragmentations sociales et territoriales<sup>16</sup>, on peut craindre que de telles situations sociales radicales deviennent de plus en plus fréquentes, ce qui tendrait à faire de la réification une épreuve significative du monde urbain contemporain. Or, ne faut-il pas insister sur le fait que la privation de certains autres (de leur voix, de leur visage, de leur regard, de leur goût, de leurs envies...) est dommageable dans la mesure où elle ne permet pas à l'homme d'accorder – comme on dit qu'on accorde un instrument de musique – et de réaliser toutes les potentialités de son ouverture à l'autre, de sa potentielle disponibilité au monde ? La diversité relationnelle, la multiplicité des contacts sensibles avec l'autre apparaît de ce point de vue comme une garantie de la « richesse » humaine.

La réification rappelle à quel point notre engagement préreflexif à l'autre peut être relativisé, voire purement et simplement absent des relations humaines qui deviennent du même coup des rapports sociaux teintés de radicalité identitaire au plus loin de ce qui fait la chair d'une véritable *rencontre*. C'est dire si la réification donne à voir l'insoutenable fragilité de notre inter-reconnaissance d'humains<sup>17</sup>. L'infinie singularité et humanité de l'autre se trouve en effet plus que jamais tue et oubliée pour inscrire autrui dans un seul registre d'identification chosifiant, ce qui revient à le dépouiller de toute qualité humaine semblable, autrement dit à l'extraire de la commune humanité. Or, quand l'humanité a déserté l'autre, tout est permis aussi bien dans les paroles que dans les actes. En effet, dans cette tour d'habitat social ghettoisée, les locataires oublient d'autant plus l'humaine reconnaissance d'autrui que les identités des uns et des autres se trouvent radicalement réduites à un ou deux traits grossiers, et ce, au quotidien, jour après jour<sup>18</sup>. « *Vous vous rendez compte de ce qu'ils font ceux en dessous (dans le hall), ils vont trop loin, ils sont comme ça, on ne peut plus rien y faire. Ils aiment nous emmerder, ils passent leurs temps à faire des conneries, à dealer ! [...] Et puis il y a tous les paumés de la tour, qui ne foutent rien, qui traînent. Tout ça, c'est bon à jeter !* » (Femme, 58 ans, célibataire, sans emploi, habite dans la tour depuis 5 ans au premier étage juste au dessus du hall d'entrée)

## En guise de conclusion

Sur le plan théorique, l'épreuve de réification observée semble, sinon contredire, du moins interroger les intuitions du pragmatisme et de l'interactionnisme symbolique selon lesquelles les situations d'interactions sont toujours susceptibles de changer le cours des choses. C'est que tout se passe ici, dans cette tour ghettoisée théâtre d'impossibles rencontres, comme si les interactions n'avaient pas d'effet sur une logique de déshumanisation radicale paraissant imperméabilisée aux aléas de la socialité. La vérité des interactions ne réside pas dans les interactions, mais dans des catégories réifiantes solidifiées. Aussi faire de « l'ordre de l'interaction »<sup>19</sup> l'élément d'analyse central de la vie sociale semble-t-il assez limité en l'occurrence, tant la logique de déshumanisation identifiée ici traverse les multiples interactions sociales sans être altérée. Et comment pourrait-il en être autrement à partir du moment où la prégnance de la réification interdit dans bien des cas tout processus d'interaction *stricto sensu* avec l'autre ? Ce que donne à voir notre terrain de recherche,

---

PUF, 1997.

<sup>16</sup> M.-H. Bacqué, J.-P. Lévy, « Ségrégation », in Stébé J.-M., Marchal H. (dir.), *Traité sur la ville*, Paris, PUF, 2009, pp. 303-352.

<sup>17</sup> M. Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du bien, banalité du mal*, Paris, La découverte, 2007.

<sup>18</sup> La routinisation, comme le précise Axel Honneth (cf. « Réification, Connaissance, reconnaissance: quelques malentendus », *Esprit*, n°7, 2008, pp. 96-107) dans ses réflexions sur la réification, semble en effet être centrale dans l'annulation de la reconnaissance primordiale de l'autre.

<sup>19</sup> E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », in *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit, 1988, pp. 186-230 (Textes recueillis et présentés par Y. Winkin).

c'est une négation pure et simple de l'intersubjectivité comme nous avons pu l'observer de près lors de nos moments passés avec la gardienne dans les parties communes. Autant, sinon plus que les catégories réifiantes, ce sont en effet les attitudes chosifiantes qui, les premières, marquent et informent avec intransigeance les rencontres fortuites entre personnes (dans l'ascenseur, le hall d'entrée, les étages, l'escalier...). Ces attitudes réifiantes opèrent de toutes leurs forces dans une permanence et une robustesse qui défie tout situationnisme méthodologique puisque les situations sociales en elles-mêmes ne servent qu'à exprimer l'intensité des préjugés déshumanisants de chacun.

Le hall d'entrée représente un véritable poste d'observation. Nous sommes parvenu à échanger quelques mots avec ceux qui l'occupent du matin au soir (ou du soir au matin), et ce, qu'ils soient de la tour ou non. Il est étonnant de voir à quel point les relations avec les locataires de la tour s'y répètent jour après jour sans qu'il y ait le moindre échange de regards et encore moins de paroles. En fait, il s'avère que cette façon d'être en co-présence sans qu'il y ait le moindre échange verbal soit devenue si prégnante au sein de cette tour qu'elle paraît inévitable bien au-delà du seul hall d'entrée. Les déménagements fréquents participent de cette froideur relationnelle dans le sens où les « nouveaux » ne pensent qu'à partir. La plupart du temps, du moins de ce que nous avons pu en observer, cela n'intéresse personne de chercher à se connaître davantage. En outre, il est clair que certains locataires sont loin d'être dans un état « normal » dès le matin. Avec l'un d'entre eux, âgé de moins de 30 ans (et visiblement extérieur à la vie du hall d'entrée), il ne nous a pas été possible d'engager la discussion tellement il semblait loin... Enfin, les quelques portes défoncées et encore sous scellé rappellent à tout le monde qu'il est préférable de « *passer son chemin* », comme nous le dira cette femme célibataire de 62 ans qui dit vivre « *cloîtrée* » chez elle depuis 2 ans.

Extrait de notre carnet de bord du 2 juin 2015

Dans cette tour, du moins dans les parties communes, on y fait que *voir* l'autre sans l'observer vraiment, sans lui permettre d'apparaître comme une personne à la fois singulière et dotée d'une humanité universelle. Or, comme le rappelait Simmel, le propre de la vue est d'homogénéiser, de simplifier, d'unifier la réalité : « À partir d'hommes que nous ne faisons que voir, nous construisons une notion générale avec une facilité infiniment supérieure au cas où nous parlerons avec chacun d'eux. »<sup>20</sup> Aussi l'épreuve de réification *réalisée socialement* ici dans cette tour nie-t-elle, radicalement et outrageusement, les fondements de l'éthique lévinassienne qui fait de la sensibilisation au visage d'autrui le foyer originel permettant de dépasser les mots déshumanisants – de « dédire le dit » selon les termes mêmes du philosophe<sup>21</sup>. C'est que la vie relationnelle de la tour donne, en effet, à voir assez souvent une aversion pour le visage de l'autre trop souvent détesté dans sa profondeur, dans sa verticalité, dans son humanité. Le dit (les mots) ne peut donc se dédire grâce au faire (les attitudes) ; quant au faire, il ne peut pas non plus se défaire grâce au dit. Telle est la logique circulaire à travers laquelle la déshumanisation parvient ici, dans cette situation sociale extrême, à se durcir. Quand la misère sociale domine, force est donc de constater que la proximité spatiale est loin d'être un gage de proximité relationnelle et *a fortiori* de « sympathie ».

<sup>20</sup> G. Simmel, *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999, p. 636.

<sup>21</sup> E. Lévinas, *Totalité et infini*, Paris, Le Livre de Poche, 1990.